

Zeneidi-Henry, Djemila (2002) *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*. Paris, Bréal (Coll. « d'autres part »), 256 p. (ISBN 2-84291-974-2)

Joël Rouffignat

Volume 46, numéro 129, 2002

Le paysage par-delà la norme : Questions, opinions débats

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/023071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/023071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rouffignat, J. (2002). Compte rendu de [Zeneidi-Henry, Djemila (2002) *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*. Paris, Bréal (Coll. « d'autres part »), 256 p. (ISBN 2-84291-974-2)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 46(129), 427–428. <https://doi.org/10.7202/023071ar>

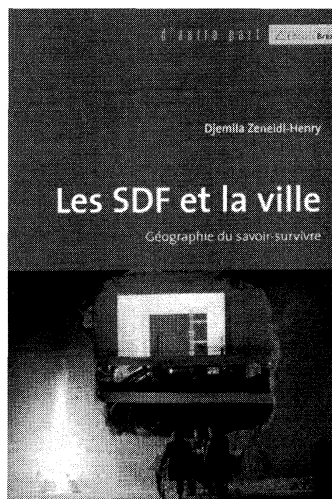
ZENEIDI-HENRY, Djemila (2002) *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*. Paris, Bréal (Coll. « d'autre part »), 256 p. (ISBN 2-84291-974-2)

Lorsque la terre était plate, il y avait le bord du monde : un ailleurs peuplé de monstres à un seul pied, trois bras et une tête de chien. Marco Polo a décrit ces êtres étranges pour la société médiévale de son temps. Au XIX^e siècle, les métropoles coloniales ont expédié maints explorateurs petits et grands à la recherche de tribus mystérieuses dans ces *terra incognita* qui tachaient de blanc des cartes imprécises.

À l'heure de la station spatiale et du GPS, les êtres étrangers à notre société se cachent au cœur des métropoles. Aux marges du monde repu et bien pensant, les sans domicile fixe, les clochards, les itinérants, les *homeless* sont devenus les nomades d'aujourd'hui. Madame Zeneidi-Henry nous fait un portrait saisissant de ceux qu'il est convenu d'appeler en France les SDF (sans domicile fixe), un portrait géographique entendons bien, difficile, parfois incomplet ou irritant, mais qui a le mérite de soulever plus de questions qu'il n'apporte de réponses.

Étranges nomades que ces individus qui « s'oublient, se fuient et se réfugient dans la rue. Ils démissionnent de leur corps et se jettent dans les bras grands ouverts de la rue. Elle devient un espace intime, celui du geste immédiat, elle devient une peau, ils l'adoptent comme une grosse couverture », p. 169. Le phénomène du vagabondage, de l'itinérance, dans les sociétés dites développées, a connu un développement important depuis la fin des Trente glorieuses. Cette recrudescence a été causée par la montée de la précarité économique (chômage, déqualification) et par la rupture des réseaux sociaux traditionnels (familles, groupes locaux). Pourtant, ce n'est pas tant l'augmentation du nombre de vagabonds qui frappe que la transformation des visages de ceux et celles qui composent aujourd'hui cette confrérie des gens « *de et dans* » la rue.

Qui sont ces gens rejetés à la rue? D'où viennent-ils? Pourquoi le phénomène des SDF est-il devenu si régnant dans nos sociétés? À quel imaginaire renvoient-ils? À quelle conscience sociale font-ils appel? Quels sont les lieux, les territoires et les parcours migratoires qu'ils empruntent? Pourquoi cette importance de l'urbain? Ces questions sont matière de la première partie de l'ouvrage. Sans doute la meilleure, car le bilan qui est dressé dans cette partie est d'une excellente facture : les chapitres sont courts, précis, rédigés avec clarté et concision dans un style et une langue d'excellente qualité qui entraîne le lecteur. Il y a un emploi judicieux de quelques phrases choc qui savent marquer les concepts et les idées et servent de repères dans la réflexion que nous propose l'auteur sur ce « nouveau » monde de la marge. Même les difficultés du terrain géographique y sont d'un grand intérêt. Le quasi échec de l'utilisation des cartes mentales utilisées pour comprendre le rapport à la ville est



tout à fait significatif de la marginalité qui est décrite. Il montre l'incommunicabilité d'une expérience de la rue par ceux-là mêmes qui la vivent.

La géographie du savoir survivre constitue la seconde partie de l'ouvrage : les lieux et les espaces du réseau social de prise en charge d'une population « à risque », puisque fortement marquée par la maladie, la violence et la souffrance physique et morale. Les lieux du gîte, du couvert et de la survie sont explorés dans leurs fonctions (hébergement, alimentation, santé sont les plus importantes), leurs sites (asiles, foyers, squats), leurs relations (rôles respectifs du Samu social, des organisations caritatives, des groupes de SDF), les rapports entre le travail social et le contrôle sécuritaire. C'est toute la problématique de prise en charge d'un problème social (l'errance) et individuel (la souffrance).

La dernière partie aurait pu s'intituler « Du bon usage de la ville » ou « Petit guide des interstices de la ville et de leur utilisation » à la fois pour y (sur)vivre par les petits boulots, la mendicité, mais aussi pour y faire sa place ou s'y trouver un nid sans confort. L'analyse géographique qui est menée dans cette partie est stimulante, intéressante, perspicace. Madame Zeïnidi nous y livre une belle analyse des dimensions territoriales du vagabondage. D'abord en explorant la relation au corps, puis à la rue et à la ville pour des personnes dont un grand nombre ont perdu leurs repères sensoriels (« L'oubli de soi s'exprime à travers une distanciation par rapport à son corps, comme s'il devenait extérieur et qu'il leur appartenait à peine », p. 170). Puis en situant l'errance dans sa dimension temporelle (« Passer le temps, cet impératif forme une des nombreuses problématiques de cette appropriation dans les espaces publics. Comment remplir le vide? », p. 202). Et finalement dans sa dimension territoriale : lieux de la survivance (vente, mendicité, recoins pour dormir, etc.), nouvelles cours des miracles (« Ce sont des territoires à la marge, des espaces publics appropriés [qui] sont au cœur d'enjeux antagonistes, ils cristallisent de fortes tensions », p. 237), squats.

Dans son introduction Madame Zeïnidi nous avait souligné que son intérêt pour les SDF ne tenait pas d'une quelconque fascination charitable ou militante, mais qu'à travers cette problématique de l'errance, c'était le déracinement, l'exil, l'altérité à soi et aux autres qui était au centre de sa démarche. La citation de Jean-François Wagniar qu'elle a mis de l'avant : « à travers les errants, des écrivains jugent l'incapacité de la société à produire autre chose que de l'argent, de la répression, de l'inégalité et finalement le rejet des plus démunis » (p. 63) laisse supposer un retour sur ces réflexions à la fin de l'ouvrage. Nous avons droit à un final sur le « champ commun » : lieu anonyme de la fin de parcours des SDF dans le cimetière municipal. Dommage. Mais ceci n'enlève rien à l'exploration riche et fascinante qui nous a été proposée ici. À lire absolument. En marchant.

Joël Rouffignat
Université Laval